UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Archive ouverte UNIGE
https://archive-ouverte.unige.ch

Article scientifique | Article | 2008

Published version | Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

La lecture hygiénique : formes narratives et épistolarité dans la médecine des Lumières

Wenger, Alexandre Charles

How to cite

WENGER, Alexandre Charles. La lecture hygiénique : formes narratives et épistolarité dans la médecine des Lumières. In: Etudes épistémè, 2008, vol. 13, p. 108–120. doi: 10.4000/episteme.902

This publication URL: https://archive-ouverte.unige.ch/unige:84716
Publication DOI: 10.4000/episteme.902

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

Alexandre Wenger

La lecture hygiénique : formes narratives et épistolarité dans la médecine des Lumières

1 Dans sa célèbre *Médecine de l'esprit* (1753), Antoine Le Camus (1722-1772) écrit que "[t]oute la conséquence qu'on peut tirer de ce que les femmes ont les fibres plus molles, plus fines & plus délicates que celles des hommes, c'est qu'elles doivent avoir un caractère plus enjoué & plus badin, un esprit plus vif & plus inconstant que celui des hommes qui ne leur permet pas de s'adonner à un genre d'étude triste, froid, ennuyeux, long & difficile". De cette conformité entre une disposition organique (la délicatesse fibrillaire) et une conformation d'esprit (l'inconstance), il conclut qu'on a certes vu les femmes "réussir dans la Poésie, dans les Romans, dans le style épistolaire ; mais les a-t-on vu arracher les épines de la Théologie, pâlir sur les volumes immenses des Lois, fonder les trésors de la Médecine […] ?"[1] Par-delà le caractère sexué des compétences intellectuelles, Le Camus oppose des formes fictives, légères, courtes, à des savoirs monumentaux, exigeants, longs. Dans une lettre de 1781 à sa petite-fille, Diderot délivre une ordonnance qui fait écho à l'opposition postulée par Le Camus :

> J'avais toujours traité les romans comme des productions assez frivoles ; j'ai enfin découvert qu'ils étaient bons pour les vapeurs ; j'en indiquerai la recette à Tronchin la première fois que je le verrai. *Recipe* huit à dix pages du *Roman Comique* ; quatre chapitres de *Dom Quichotte* ; un paragraphe bien choisi de Rabelais ; faites infuser le tout dans une quantité raisonnable de *Jacques le Fataliste* ou de *Manon Lescaut*, et variez ces drogues comme on varie les plantes, en leur en substituant d'autres qui ont à peu près les mêmes vertus.[2]

2 À suivre ces deux exemples, il semble bien que les formes romanesques et le savoir médical ne puissent se concevoir que dans un rapport d'exclusion, et que l'effet thérapeutique d'un roman ne puisse s'énoncer que sur le mode comique. Or, la présente étude a pour ambition de montrer, au contraire, que la médecine du XVIII^e^ siècle se singularise par le fait qu'elle emprunte au roman certaines formes narratives réputées les plus efficaces sur l'imagination des lecteurs, dans un dessein soit thérapeutique, soit prophylactique. À l'appui de cette hypothèse, nous évoquerons d'abord le contexte à la faveur duquel un usage thérapeutique du texte est apparu possible au XVIII^e^ siècle : à savoir les pathologies de la civilisation et le débat sur la lecture romanesque. En prenant pour exemple la lutte médicale contre la masturbation, nous envisagerons ensuite les différents moyens stylistiques ou rhétoriques employés par les médecins pour faire effet sur leur lectorat, avant de conclure sur un double effort de *narrativisation* et de *vulgarisation* de la médecine de cette époque.

Ce que veut la médecine, littérairement parlant

3 De Jaucourt qualifie les grands romans classiques du siècle précédent de "ridicules fadaises"[3] ; aux amours pastorales, il préfère les ouvrages modernes, plus intimes et apparemment plus authentiques, focalisés sur une destinée individuelle et rédigés à la première personne. Cette évolution, par laquelle les héros du roman se rapprochent socialement et historiquement de leurs lecteurs, est considérée d'un mauvais œil par certains lettrés (essentiellement des ecclésiastiques), pour qui l'esprit de fiction véhiculé par le roman s'oppose à celui de vérité défendu par la religion[4]. Le roman développe l'imagination des lecteurs et la lecture romanesque s'avère d'autant plus nocive que l'amour, sujet traditionnel du roman, flatte la lascivité des lecteurs ; elle est considérée comme une pratique secrète, associée au silence d'une vie intime qui se dérobe aux autorités de contrôle traditionnelles. A travers toute l'Europe, depuis le *Discours sur les romans* (1736) du Père Porée, jusqu'à l'*Appel an meine Nation. Über die Pest der deutschen Literatur* (1795) du libraire J.G. Heinzmann, les détracteurs du roman vont faire de la lecture romanesque une épidémie qui corrompt la

sensibilité morale et physique des lecteurs – "épidémie" au sens médical puisque la lecture romanesque va progressivement faire l'objet d'une mise en garde sanitaire par les médecins[5].

4 De leur côté, les partisans du roman ne nient pas l'investissement imaginatif du lecteur : au contraire, à condition qu'il se mette "à la place" des protagonistes et que le roman soit lu comme le serait un texte religieux[6], la lecture romanesque peut servir des fins morales et pédagogiques. La confusion entre la fiction et la réalité fait éprouver la morale beaucoup plus efficacement qu'un discours théorique. Le lecteur *vit* les situations narrées et en tire des bénéfices à long terme, sans encourir les dangers ou les conséquences d'une expérience réelle.

5 Ce débat sur les effets du roman doit être replacé dans le contexte plus large des *pathologies de la civilisation*[7] : pour un nombre croissant de lettrés des Lumières, les habitudes culturelles et le mode de vie modernes corrompent la santé des nations occidentales. La vie citadine, oisive, sédentaire et coupée des rythmes naturels, entraînerait une dégénérescence de la race. Or, la lecture romanesque, hédoniste et superficielle, figure parmi les causes de cette dégénérescence. A l'instar de Charles-Augustin Vandermonde (1727-1762) dans son *Essai sur la Manière de perfectionner l'espèce humaine* (1756), certains médecins vont rédiger des traités attirant l'attention de leurs contemporains sur leur état sanitaire. D'autres iront plus loin, en produisant des ouvrages ayant pour vocation de faire effet sur leurs lecteurs, de les soigner de leurs habitudes délétères, et de réaliser une hygiène par la lecture. Dans cette perspective, toute la difficulté tient dans le fait que des ouvrages spécialisés, rédigés dans un jargon technique, n'intéressent pas la masse des patients vaporeux concernés par les pathologies de la civilisation. L'enjeu, en l'occurrence, consiste à persuader les malades de changer d'habitudes de vie.

6 Les médecins effectuent donc le raisonnement suivant : puisque le roman fait effet sur l'esprit et le corps des lecteurs et qu'il se trouve de surcroît être l'un des vecteurs des maux de la civilisation, alors la médecine va lui emprunter ses formes les plus efficaces, afin de toucher les lecteurs-malades concernés par les pathologies de la civilisation. En effet, comment mieux persuader sinon en recourant à la chaleur de la narration romanesque, par opposition au froid et dogmatique discours des philosophes, des moralistes… ou des médecins. La présente étude défend donc la thèse suivante : il existe au XVIII^e^ siècle des usages thérapeutiques du texte médical, le texte médical étant thérapeutique parce qu'il emprunte ses formes à la littérature de fiction.

Tableaux effrayants

7 À l'appui de cette thèse, on peut prendre pour exemple le cas de la lutte contre la masturbation, qui devient au XVIII^e^ siècle un enjeu majeur de santé publique[8]. L'onanisme se présente tout à la fois comme cause, symptôme et pathologie. Il est intéressant pour notre propos parce que les médecins qui s'en préoccupent marquent dans leurs traités une prédilection pour certaines formes romanesques, alors même que son étiologie recoupe celle des pathologies de la lecture. En effet, comme la lecture romanesque, il fait l'objet d'une prise en charge médicale (et non plus seulement morale) à l'époque des Lumières. Comme elle, il est appréhendé comme une pratique dérobée, secrète, honteuse. Enfin, la lecture romanesque est considérée comme un facteur déclenchant de la masturbation.

8 On en trouve un exemple probant dans *La nymphomanie, ou traité de la fureur utérine* (1771) du médecin Bienville (†~1785). L'ouvrage, qui porte sur les causes, les symptômes, le diagnostic et la guérison de la nymphomanie, se clôt par une section intitulée "Observation sur l'imagination par rapport à la nymphomanie"[9], section elle-même achevée par un pathétique récit édifiant. Celui- ci consiste en l'histoire de la jeune Julie qui, au moment où elle entre dans la puberté, se laisse gagner par une inquiétude vague et se trouve tourmentée par des émotions diffuses, dont elle ne parvient pas à s'expliquer l'origine. Berton, sa femme de chambre et confidente, est une personne "expérimentée dans l'art de jouir, & initiée dans les secrets de Vénus" ; elle se rend compte de la langueur de sa jeune maîtresse et décide de la soustraire à sa tristesse :

> Elle imagina que la lecture l'intéresserait assez pour faire une diversion : elle ne manqua pas de faire un choix des romans les plus tendres, les plus lascifs et les plus voluptueux, & elle les mit

> dans ses mains par gradation. […] Cette lecture fut pour [Julie] semblable à un verre ardent qui rassemble les rayons du soleil pour les fixer dans une partie, & l'incendier ; ce fut son imagination qui fut cette partie enflammée, & qui communiqua bientôt un feu nouveau & plus vif dans son cœur.[10]

9 Julie se prend alors de passion pour Saint-Albin, un garçon qui fréquente le domicile familial. Mais ce prétendant n'est pas suffisamment riche aux yeux des parents de Julie, qui le congédient. Julie, désespérée, recourt dès lors à la "funeste manie de masturbation". Désormais, sa santé physique et mentale se détériore rapidement. Réduite à un état végétatif, elle finit par vivre retranchée dans sa chambre, à jamais dissimulée comme une inavouable honte par ses proches.

10 Les romans apparaissent ici clairement comme le vecteur d'un savoir dangereux. La métaphore du verre ardent souligne le danger des lumières romanesques sur la sexualité. L'intertexte rousseauiste de cette triste histoire est évident : les prénoms des deux jeunes gens évoquent ceux de *La Nouvelle Héloïse*, et Berton est un avatar de l'initiatrice que La Chaillot joue pour la Julie de Rousseau. L'histoire de Julie illustre les effets somatiques et psychiques entraînés à la fois par la masturbation et par la lecture. Toutes deux sont représentées comme des pratiques secrètes et honteuses. L'aggravation du mal suit une gradation dans la licence des textes lus, d'abord tendres, puis lascifs, enfin voluptueux, et se termine par une dégénérescence complète et une entière désocialisation. Ce paroxysme, intervenant au terme d'une séquence narrative sur l'imagination elle-même située à la fin du traité, a précisément pour fonction de marquer l'imagination de ses lectrices (ou de ses lecteurs). Au demeurant, cette volonté correspond au dessein annoncé par Bienville dans son avant-propos :

> Quel motif plus puissant & plus sûr pour établir son empire [celui de la pudeur], que d'offrir aux yeux des personnes mêmes du sexe le *tableau vif & frappant* des maux affreux & incroyables prêts à accabler une jeune fille, au premier pas qu'elle fait pour sortir de la voie de l'honnêteté. Puisse mon pinceau être *assez expressif* & *mes couleurs assez naturelles* pour *inspirer* toute l'horreur qu'on doit avoir d'un pareil vice ![11]

11 Bienville ne compte pas argumenter rationnellement afin de susciter de la part de ses lectrices une réflexion sur leur état ; il cherche à les détourner des dangers qui les menacent en leur instillant une crainte viscérale du vice. L'insistance sur le *topos* d'une expression naturelle marque le projet de recourir à un langage expressif et non à une éloquence savante :

> Parmi les moyens propres à être opposés à la contagion [du vice], il s'agit de choisir le plus efficace, & celui dont la connaissance peut devenir la plus sûre, la plus prompte & la plus universelle. Or, que peut-on imaginer de plus capable d'obtenir ces différents succès, qu'un ouvrage dont toutes les vérités sont sensibles, dont *les expressions, moins éloquentes que naturelles & effrayantes*, sont autant de foudres capables d'étonner les têtes les plus opiniâtres & les plus forcenées.[12]

12 Or, il est significatif que Bienville qualifie de *tableau* cet antidote contre la lecture romanesque qu'est la triste histoire de Julie.

13 Aux yeux des lettrés du XVIII[e] siècle, une des raisons pour lesquelles le roman exerce une influence sur l'imagination des lecteurs tient en effet dans le fait de narrer en recourant à des tableaux. Assimilés à l'hypotypose dans la première moitié du siècle, ceux-ci feront l'objet d'une acception plus riche dans la seconde moitié du siècle, et seront progressivement définis comme une unité dramatique qui ne s'impose plus seulement à la vue, mais qui touche la sensibilité tout entière du lecteur. Michael Fried a étudié cette esthétique paradoxale[13] : un tableau réussi – c'est-à-dire apprécié de critiques tels que Diderot, La Font de Saint-Yenne, etc. – se fonde sur une composition qui exclut le spectateur ou le lecteur, afin de mieux lui permettre de s'approprier la scène tout entière, et de prendre la pleine mesure de toute sa densité émotionnelle[14].

14 En recourant à une présentation par tableaux, et non par cas ou par observations, c'est ce potentiel de saisissement du lecteur que certains médecins ont voulu exploiter dans leurs ouvrages, et en particulier dans les traités anti- masturbatoires. Le plus célèbre de ces tableaux est certainement celui de "L. D****, horloger"[15], figurant dans *L'Onanisme. Dissertation sur les maladies produites par la masturbation* (1760) de Samuel Auguste Tissot.

15 Prétendument extrait des observations effectuées par Tissot dans l'exercice de sa profession, ce tableau présente de façon tout à fait terrifiante le dramatique dépérissement et la dégénérescence jusqu'à la mort d'un jeune masturbateur par ailleurs promis à un avenir brillant. En représentant L. D****, précipité par sa manie furieuse dans un état "bien au-dessous de la brute", au point "que l'on avait peine à reconnaître qu'il avait appartenu autrefois à l'espèce humaine"[16], Tissot fait preuve d'une indéniable maîtrise de la composition dramatique : l'exposition visuelle, l'énergie des termes choisis et le *crescendo* morbide sont saisissants. Abîmé dans sa manie onaniste, le jeune homme est plongé dans son délire, recroquevillé sur lui-même, et Tissot place le lecteur de *L'Onanisme* dans une position de spectateur d'une scène dérobée, ou plus précisément de voyeur.

16 Or, la scène de voyeurisme est fréquente dans les romans licencieux, qui exploitent le potentiel érotique du tableau à travers la scène topique de l'initiation du héros qui voit sans être vu. Cette proximité structurelle entre le texte médical et le texte licencieux n'est pas anodine. D'abord parce que le premier recherche un effet concret (thérapeutique ou prophylactique) sur ses lecteurs exactement à la manière du second, qui est un genre revendiquant une action matérielle sur les lecteurs, à la fois dans l'instant (l'ébullition physique) et dans le long terme (le déniaisement). Mais surtout parce qu'il semble que Tissot cherche ainsi à surprendre l'onaniste dans une posture de lecture qu'il affectionne, en déjouant les mécanismes familiers de consommation du texte par un contenu effroyable.

17 Comme Bienville, Tissot revendique donc l'effet produit par la forme de son texte : "[La] peinture du danger, quand on s'est livré au mal, est peut-être le plus puissant motif de correction ; c'est un tableau effrayant, bien propre à faire reculer l'horreur."[17] Le tableau de "L. D****, horloger" répond à un double impératif : d'une part trouver une forme narrative adaptée à un public non-initié à la médecine en frappant l'imagination, d'autre part terrifier les masturbateurs, susciter chez eux un haut-le-cœur à la simple évocation de l'onanisme, pour les ramener dans le droit chemin de l'hygiène physique et morale.

Interpellation et mise en abîme

18 Cette *narrativisation* du cas médical, sous la forme d'un tableau romanesque, a donc pour fonction de favoriser l'empathie du lecteur. De même que le roman qui revendique un empire moral sur les lecteurs en se fondant sur l'illusion fictive, le recours à une lecture d'imagination devient un moyen positif pour la médecine. Le dispositif narratif doit permettre au lecteur de "se mettre à la place" du malade, pour qu'il fasse l'épreuve imaginaire de la maladie et réforme son mode de vie. Dans cette optique, les tableaux (effrayants) sont fréquemment associés à d'autres procédés rhétoriques qui, ensemble, concourent à la mise en scène d'une communication directe entre l'auteur et le destinataire du texte[18].

19 Par exemple dans des *Maladies des Filles* (1785), lorsqu'il en vient à évoquer l'épineuse question de la masturbation, Chambon de Montaux (1748-1826) associe les tableaux effrayants à l'interpellation directe de la "Jeune fille !"[19]. Cette dernière devenant de la sorte l'interlocutrice privilégiée du traité, Chambon de Montaux peut se faire directeur de conscience – "Femmes, ne pensez pas [etc.]"[20] – ou ménager des effets de surenchère dans l'annonce du pire : "Mais quelque effrayant que soit le récit des dangers dont je viens d'exposer le tableau, vous ne connaissez pas encore tous les malheurs dont vous êtes menacées."[21]

20 Symétriquement, dans *De l'Homme et de la Femme Considérés physiquement dans l'Etat du Mariage* (1772) – un traité d'hygiène sexuelle –, le chirurgien Louis de Lignac (1740-1809) apostrophe les jeunes hommes modernes qui se vautrent dans l'indolence, afin de les rendre à leur responsabilité de pères : "C'est à vous, hommes, qui voulez remplir les devoirs de la société, qui voulez lui être utile en y ajoutant de nouveaux individus, c'est à vous, dis-je, à examiner si vous en êtes dignes […]. Jeune homme, la Nature prépare en vous des germes pour la postérité"[22].

21 Outre la prise à parti directe, la représentation dans le texte d'un lecteur idéal – sa mise en abîme – doit également favoriser une hygiène par la lecture. Elle offre au lecteur réel le miroir d'une fréquentation saine du texte médical. On trouve ainsi cette mise en garde chez Chambon de Montaux :

> Si je présente au grand jour ce tableau des misères humaines, je ne l'expose qu'aux âmes honnêtes ; les cœurs dépravés n'y trouveront pas les ressources qui pourraient entretenir une passion honteuse. Je couvrirai d'un voile épais les inventions obscènes de la volupté, qui sont les fruits perfides d'une imagination corrompue. Mes écrits ne seront pas souillés par des images révoltantes ; la femme vertueuse & forte les lira sans en être alarmée, & la femme incertaine sur sa conduite future, encore irrésolue entre l'attrait mensonger du libertinage & l'ascendant sévère de la vertu, y trouvera de nouveaux motifs de conserver sa pureté. Si des esprits inquiets s'inquiètent d'avance de la publicité de mes réflexions, qu'ils les lisent avant de me juger ; mais qu'ils considèrent un moment que le vice dont je dévoile les suites funestes est généralement connu : ce n'est donc pas ici la circonstance d'imiter la conduite de cette sage République de la Grèce, qui ne voulut pas punir un parricide, de crainte de donner à ses concitoyens l'idée d'un attentat qui avait été inconnu jusqu'à ce jour.[23]

22 On retrouve ici toute l'ambivalence du texte médical qui doit dire l'obscène pour le combattre[24]. Mais à la possibilité d'une argumentation rationnelle, Chambon de Montaux préfère la représentation de deux modes de lecture opposés ; il explique ainsi que les "cœurs dépravés" ne trouveront pas dans son ouvrage de quoi nourrir leur "imagination corrompue". Au contraire, le texte, toutes obscénités gazées, sera lu avec profit par la femme forte, vieil idéal de moralité féminine qui culminait au XVII^e^ siècle, et que l'auteur convoque comme lectrice privilégiée. La valeur injonctive du futur – "les lira" – et l'anticipation sur les effets de la lecture – une lecture sans alarme et des motifs renouvelés de conserver sa pureté – sont une manière de conditionner la bonne réception du texte auprès des lectrices (tout autant que de se prémunir contre d'éventuelles critiques).

23 La transformation du lecteur justifie l'existence même d'imprimé de ces ouvrages. Il s'agit d'une part de prévenir toute lecture licencieuse ; et d'autre part de produire des effets qui entraînent des comportements sains à long terme. Les médecins présentent d'ailleurs toujours des tableaux *effrayants* ou *terribles*, afin que la séduction (immédiate) soit accompagnée de l'effroi (qui se déploie dans le long terme), afin d'éviter tout détournement lubrique du texte[25], et afin que soit activée une "imagination hygiénique"[26] du lecteur.

Hygiène épistolaire

24 La recherche d'une forme de communication fondée sur l'investissement imaginatif du lecteur, sur l'interpellation directe et sur la confusion entre la réalité et la fiction culmine dans le genre épistolaire.

25 Au XVIII^e^ siècle, la lettre privée est considérée comme une forme d'écriture immédiate, incarnée et dictée par les passions de celui ou celle qui écrit. Le genre épistolaire plus que tout autre abolirait la distance entre la représentation et le réel en introduisant le lecteur dans la confidence intime de la correspondance. Dans une *Essai sur la lecture* de 1765, Bollioud-Mermet insiste sur le naturel prêté au genre épistolaire, lorsqu'il peint les mouvements du cœur :

> Combien d'écrits sur la morale, sur les arts, sur l'histoire, sur les voyages, dont la lecture fournit sans étude & sans efforts la plus solide instruction ! Chaque lecteur y découvre des objets analogues à son caractère particulier. Aime-t-on le simple, le naïf ? Se plait-on à voir le tableau des mœurs dessiné sans art, & à considérer le cœur humain lorsqu'il se montre à découvert ? On ne saurait mieux goûter tous ces charmes que dans le genre épistolaire, où l'écrivain admet le lecteur dans la plus intime confidence, où la nature s'exprime avec tant de candeur, où l'homme se peint lui-même si agréablement.[27]

26 Pour le lecteur, la lettre se présente comme le vecteur indolore – "sans étude & sans effort" – d'une connaissance de soi-même et du monde. Les auteurs de romans épistolaires de l'époque jouent de la confusion entre la réalité et la fiction, en se donnant pour de simples inventeurs ou traducteurs de correspondances authentiques. Ce refus d'une position d'auteur est censé favoriser la prise de possession singulière des lettres par le lecteur. Certains romans épistolaires monodiques – par exemple les *Lettres de Fanny Butlerd* (1757) de Mme Riccoboni – accentuent l'immixtion du lecteur dans la correspondance en le contraignant à combler par l'imagination les vides laissés par l'épistolier dont les lettres ne sont pas portées à sa connaissance. Des écrivains tels que Richardson dans certaines éditions de *Pamela*, laissent même des pages blanches interfoliées afin de permettre aux lecteurs de répondre aux

protagonistes fictifs[28]. Richardson intègre ensuite certaines lettres ainsi obtenues dans une édition ultérieure du texte, instaurant une sorte de correspondance seconde, entre l'imprimé et le public [29].

27 Or, un tel procédé a déjà été employé dans un texte médical du début du siècle portant précisément sur l'onanisme : l'*Onania*. Cet ouvrage, écrit selon Tissot par un certain docteur Bekker, a joué un rôle de poids dans la médicalisation de l'onanisme au XVIII[e] siècle. Son édition originale, parue à Londres vers 1715, ne comporte que quelques pages. Son volume croît à chacune de ses nombreuses rééditions par l'adjonction de lettres (soi-disant) écrites par des patients[30], preuve qu'un rôle de promotion est assigné à l'épistolarité dès l'origine de la grande campagne médicale anti-masturbatoire du XVIII[e] siècle.

28 L'association la plus aboutie entre la forme épistolaire et l'hygiène anti- masturbatoire se trouve néanmoins dans un ensemble de romans écrits par des Philanthropes allemands. C'est notamment le cas du roman sentimental en six livres *Carl von Carlsberg oder über das menschliche Elend*, publié entre 1783 et 1788 par Christian Gotthilf Salzmann (1744-1811), un pédagogue renommé de l'*Aufklärung*. Sous couvert de l'histoire d'amour du jeune Carl pour Henriette, il offre une représentation concrète et vivante des idéaux pédagogiques de l'auteur, en particulier en ce qui concerne la sexualité, l'amour, le mariage et la famille. Salzmann recourt à la forme épistolaire, réputée intéresser les jeunes lecteurs, afin que ces derniers puissent s'identifier au héros sentimental : comme lui, ils confesseront certaines pratiques intimes potentiellement pathologiques et entreprendront si nécessaire une cure. Les questions liées à la masturbation font en outre l'objet d'un traité théorique séparé (*Über die heimlichen Sünden der Jugend*, 1785) qui, bien qu'il soit moins destiné aux adolescents qu'à leurs éducateurs, est appelé à compléter le roman.

29 On trouve une tentative similaire sous la plume d'un jésuite, professeur de rhétorique à Soleure, le père Josef Zimmermann (1737-1797). Ses *Briefen für Knaben von einer kleinen Sittenakademie* ("Lettres aux garçons d'une petite académie de bonnes mœurs") de 1772 doivent faciliter l'aveu épistolaire des jeunes gens sur leur comportement sexuel. Dans cette optique, le récit épistolaire est suivi par une brève *Praktische Anleitung zum Briefschreiben, eine Zugabe* ("Instruction pratique pour la rédaction de lettres"), elle-même présentée sous la forme d'une correspondance entre un rhéteur et un philosophe. Les lettres fictives ont donc pour vocation de susciter une confession épistolaire spontanée de la part des lecteurs, le mode d'emploi final leur permettant de la rédiger de façon claire et complète.

30 Pour le lecteur, la forme épistolaire maintient l'illusion de la relation singulière, tandis que pour le médecin la publication imprimée autorise une action à large échelle. Le fait de reproduire des lettres de patients dans un ouvrage, comme c'est le cas dans *Onania*, permet en outre à un médecin de déléguer la publicité de ses propres compétences, de ses ouvrages, de sa doctrine ou de ses remèdes à autrui : la célébrité est gage de compétence, et l'éloge de soi est plus efficace s'il passe par la voix de tiers[31]. Enfin, la présentation d'un savoir médical sous la forme d'un roman épistolaire permet de recourir à un personnage *laïque* (sans formation médicale) et d'ainsi mettre en scène la réception d'une doctrine médicale, partant les réticences ou les interrogations face à un traitement dans le dessein de mieux les prévenir. La lettre dans le texte médical a donc fondamentalement une double fonction de publicité et de persuasion.

31 L'on pourrait étendre l'étude de ce type de communication médicale fondée sur l'illusion d'une relation directe à d'autres pathologies que l'onanisme et à d'autres formes que l'épistolarité. Sans multiplier les exemples, on peut mentionner les vapeurs, traitées par Pierre Hunauld dans sa *Dissertation sur les Vapeurs et les Pertes de Sang* (1756)[32]. Ce texte s'adresse aux femmes[33] et se présente sous la forme d'une petite fiction dialoguée entre une dame très-vaporeuse et un médecin. Hunauld s'explique quant au choix de cette forme :

> J'ai préféré à toute autre la forme du dialogue, comme la plus naturelle, & la plus facile. Elle a d'ailleurs l'avantage de mieux contribuer par les demandes, & par les réponses, qui s'y font perpétuellement, à développer toutes les difficultés, à les approfondir d'une manière plus précise, & plus claire ; enfin à rendre leur détail moins ennuyeux. Le Lecteur s'engage insensiblement dans l'un, ou l'autre parti ; & l'intérêt qu'il y prend fait qu'il se considère moins comme un Lecteur

> qui ne ferait qu'observer, qu'avec la qualité d'un *Interlocuteur*, qui parle, qui agit : disposition qui prévient l'ennui qu pourrait causer une froide lecture.[34]

32 Comme les tableaux chez Tissot ou Bienville, l'apostrophe directe chez Chambon de Montaux ou l'épistolarité chez Salzmann, la forme dialogique a ici pour fonction d'instruire la lectrice malgré elle, en dissimulant cette instruction sous l'agrément de la fiction et l'intérêt du dialogisme. La démarche pédagogique du médecin passe par l'immersion fictionnelle de la lectrice.

33 Enfin, la marque d'une certaine banalisation de l'association entre la matière médicale et la forme épistolaire se trouve dans les satires produites à l'époque. Par exemple, *La Philosophie des Vapeurs, ou Lettres Raisonnées d'une Jolie Femme, Sur l'Usage des Symptômes Vaporeux* (1774) par C.-J. de B. de Paumerelle[35], est un petit roman épistolaire adressé aux dames. Il se compose d'une correspondance entre une mondaine consommée et une jeune comtesse novice à tous points de vue. Le cadre de la relation pédagogique (le mentorat) est donc conservé, mais sa finalité est détournée vers l'art de la défaillance vaporeuse et de la syncope mondaine. La pièce de Paumerelle ne conserve que l'efficacité liée à la forme. D'une part, elle travestit la "littérature hygiéniste" en apprenant à être malade et non plus à se soigner ou à guérir. D'autre part, ce jeu avère également cette littérature, le procédé de mise à distance comique fonctionnant comme une réification de son objet.

Narrativisation et vulgarisation

34 L'une des spécificités de la médecine des Lumières tient donc dans la conviction que le remède peut se trouver dans le mal, et qu'à côté des formes discursives propres au traité dogmatique, la narrativisation du savoir médical peut exercer un effet bénéfique. Cette narrativisation, observable essentiellement chez les auteurs qui abordent les pathologies de la civilisation, passe par trois procédés d'écriture qui concourent à transformer le cas médical en anecdote, historiette ou toute autre forme de récit familier à ceux que guette ce type de maladies. Le premier consiste en la transformation de l'écriture de l'observation médicale – *a priori* froide, technique, réfléchie, spécialisée – en une écriture énergique et colorée, qui en appelle à l'imagination du lecteur. Le deuxième réside dans la transformation du format long du traité ou de l'exposé (par exemple la dissertation ou le mémoire) en formats brefs (catéchétique, épistolaire, anecdotique, etc.). Le troisième enfin tient dans la transformation d'une énonciation dans l'absolu, apparemment objective et faisant mine de gommer tout point de vue, en une narration subjectivement investie, faite d'interpellations directes à un lecteur idéal représenté dans le texte. Ces procédés réalisent une spectacularisation du savoir médical, qu'il s'agisse de la représentation des affres de la maladie ou des hautes compétences du médecin, dont la fonction est la transformation du lecteur lui- même, un peu à la manière d'une relation thérapeutique *in praesentia*.

35 La narrativisation du savoir médical concourt donc également à un type particulier de vulgarisation, qui ne fonctionne pas comme une simplification de connaissances spécialisées dans le but de les rendre accessibles au plus grand nombre, mais qui vaut par la mise en scène des savoirs dans le but de persuader le plus grand nombre, fût-ce en le terrorisant. Comme le résume Tissot, il s'agit moins "de convaincre par des raisons que d'effrayer par des exemples"[36]. Dans cette perspective, vulgariser, c'est rechercher un effet concret sur la santé de la population en recourant à des formes et à des genres réputés efficaces. Chaque lecture reste individuelle, mais l'imprimé les multiplie jusqu'à, idéalement, leur donner une portée collective. Ce qui laisse supposer que cette assertion d'un auteur du XVIII[e] siècle, selon laquelle "un lecteur est un malade, un Auteur est un Médecin"[37] doit être prise à la lettre.

Notes

1 Antoine Le Camus, *Médecine de l'esprit ; Où l'on traite des Dispositions & des Causes Physiques qui, en consequence de l'union de l'ame avec le corps, influent sur les opérations de l'esprit ; & des moyens de maintenir ces opérations dans un bon état, ou de les corriger lorsqu'elles sont viciées*, A Paris, Chez Ganeau, 1753, t. 2, p. 205-206.

2 Diderot, *lettre à Mme de Vandeul* (28 juillet 1781), in Diderot, *Œuvres*, vol. V : *Correspondance*, Paris, Robert Laffont (coll. Bouquins), 1997, p. 1316.

3 *Encyclopédie raisonnée des sciences, des arts et des métiers*, vol. XIV, p. 342a (art. ROMAN).

4 Sur le débat autour de la moralité du roman, voir Georges May, *Le dilemme du roman au XVIII^e siècle : études sur les rapports du roman et de la critique (1715-1761)*, New Haven/Paris, Yale University Press/ Presses universitaires de France, 1963.

5 Voir Alexandre Wenger, *La Fibre littéraire. Le discours médical sur la lecture au XVIII^e siècle*, Genève, Droz, 2007.

6 Voir Robert Darnton, *Le grand massacre des chats : attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, Robert Laffont (coll. Pluriel), 1986, chap. "Le courrier des lecteurs de Rousseau : la construction de la sensibilité romantique" ; Jean Starobinski, "'Se mettre à la place'. (La mutation de la critique, de l'âge classique à Diderot)", *Cahiers Vilfredo Pareto*, 38-39 (1976), p. 364-378.

7 Voir les travaux de Roy Porter, "Civilization and Disease: Medical Ideology in the Enlightenment", in Jeremy Black, Jeremy Gregory (eds), *Culture, Politics and Society in Britain 1660-1800*, Manchester, Manchester University Press, 1991, p. 154-183; "Diseases of civilization", in William F. Bynum & Roy Porter (eds), *Companion Encyclopedia of the History of Medicine*, London and New York, Routledge, 1993, p. 585-600.

8 Sur les conditions historiques du phénomène, voir Michael Stolberg, "An Unmanly Vice: Self-Pollution, Anxiety, and the Body in the Eighteenth Century", in *Social History of Medicine*, 13/1 (2000), p. 1-21. Voir aussi Ludmilla Jordanova, "The Popularization of Medicine : Tissot on Onanisme", *Textual Practice*, 1 (1987).

9 J. D. T. Bienville, *De la nymphomanie ou fureur utérine*, préface de Jean-Marie Goulemot, Paris, Le Sycomore, 1980 [1771], p. 103-117.

10 *Ibid*., p. 110.

11 *Ibid*., p. 26. (Je souligne.)

12 *Ibid*., p. 28-29. (Je souligne.)

13 Michael Fried, *La Place du spectateur. Esthétique et origines de la peinture moderne I*, Paris, Gallimard, 1990, p. 76-77 *passim*.

14 Sur ce changement conceptuel, voir Pierre Frantz, *L'Esthétique du tableau dans le théâtre du XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1998 ; ainsi que Marian Hobson, "Sensibilité et spectacle : le contexte médical du 'Paradoxe sur le comédien' de Diderot", *Revue de Métaphysique et de Morale*, 2 (1977), p. 145-164.

15 Samuel Auguste Tissot, *L'Onanisme. Dissertation sur les maladies produites par la masturbation*, Paris, La Différence, 1991 [1760], p. 44-46.

16 *Ibid.*, p. 46.

17 *Ibid*., p. 169.

18 En cela, les traités médicaux se rapprochent des ouvrages pédagogiques des Lumières qui se fondent sur des formes qui favorisent l'axe narratif je/vous (cathéchisme, épistolarité, etc. – il suffit de penser aux *magasins* de Mme Leprince de Beaumont) : voir Nadine Bérenguier ,"Lectures pour adolescentes et leurs paradoxes au dix-huitième siècle", in Isabelle Brouard-Arends (dir.), *Lectrices d'Ancien Régime*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 585-595.

19 Nicolas Chambon de Montaux, *Des Maladies des Filles*, A Paris, Rue et Hôtel Serpente, 1785, t. 1, p. 36 ; ou encore : "Je n'ai exposé à vos regards, jeunes filles, que le tableau des désastres physiques que la masturbation occasionne". (t. 2, p. 98-99)

20 *Ibid*., t. 2, p. 223.

21 *Ibid*., t. 1, p. 39.

22 Louis de Lignac, *De l'Homme et de la Femme Considérés physiquement dans l'Etat du Mariage : Par M. de Lignac. Nouvelle Edition, Revue et Augmentée par l'Auteur. Avec Figures*, A Lille, 1773 [1772], t. 1, p. 12.

23 Chambon de Montaux, *op. cit.*, t. 2, p. 82-83.

24 Voir Jean-Christophe Abramovici, *Obscénité et classicisme*, Paris, PUF, 2003, chap. VII : "La médecine en procès", p. 187-210.

25 Bienville en est tellement conscient qu'il propose à ses jeunes lecteurs – mâles – la lecture de l'*Onanisme* comme antidote à son propre texte !

26 Käte Meyer-Drawe, "Hygienische Imaginationen. Der Schrecken der Selbstbefleckung im Philanthropismus", in Stefanie Zaun, Daniela Watzke & Jörn Steigerwald (dir.), *Imagination und Sexualität*, Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann, 2004, p. 209-223.

27 Louis Bollioud-Mermet, *Essai sur la Lecture*, Amsterdam et Lyon, Chez Pierre Duplain l'aîné, 1765, p. 28-29.

28 Voir Leah Price, "Reading (and Not Reading) Richardson, 1756-1868", *Studies in Eighteenth- Century Culture*, 29 (2000), p. 87-103.

29 Sur ce dispositif qui "doit produire automatiquement l'engagement du lecteur dans la narration" en supprimant "tout écart entre la fiction et le monde social", voir Roger Chartier, "Richardson, Diderot et la lectrice impatiente", *MLN French Issue*, vol. 114/4 (1999), p. 647-666, p. 659. Chartier rapproche le procédé employé par Richardson dans *Pamela* de l'*Onania*, dont il est question plus loin.

30 Les premières éditions ne comportent que quelques pages. La traduction allemande publiée à Leipzig en 1751 à partir de la quinzième édition anglaise comporte 556 pages. Voir Jean Stengers & Anne Van Neck, *Histoire d'une grande peur, la masturbation*, Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, 1998, p. 54 *passim* ; ainsi que Thomas Laqueur, *Solitary sex : a cultural history of masturbation*, New York, Zone Books, 2003, p. 324 *passim*.

31 Ce procédé publicitaire d'insertion de soi-disant lettres de patients louant les bienfaits d'un médecin a déjà été observé à la fin du XVI[e] siècle dans le *Tesoro della Vita humana* (1570) du médecin empirique Leonardo Fioravanti ; voir Ariane Bayle, "Patients exemplaires : la correspondance médicale de Fioravanti", in Michel Jeanneret et Andrea Carlino (dir.), *La Médecine vulgaire : Ecrivains, styles et publics en France et en Italie (XVI[e] et XVII[e] siècles)*, Genève, Droz, *à paraître* en 2008.

32 Pierre Hunauld, *Dissertation sur les Vapeurs et les Pertes de Sang, Par M. Pierre Hunauld, Conseiller, Médecin ordinaire du Roi, Docteur-Régent dans la Faculté de Médecine d'Angers, & de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la même Ville*, A Paris, Chez Jean-Noël Leloup, 1756. L'attribution de ce texte est problématique. S'agit-il de Pierre Hunauld, docteur-régent de la Faculté de Médecine d'Angers au tout début du XVIII[e] siècle (seul l'*Index Catalogue of the Library of Surgeon-General's Office* l'atteste) ou d'un homonyme ayant vécu plus tard ? Quoiqu'il en soit, il n'en existe à notre connaissance que les deux éditions de 1756 et de 1771.

33 Hunauld précise son projet dans la préface : "J'ai jugé à propos d'instruire les femmes elles- mêmes ; de leur apprendre à s'étudier, à se connaître, & même à se pouvoir gouverner par leurs propres conseils, comme elles auraient pu le faire sans la conduite des Médecins. Il faut les croire capables de tout cela" (*Ibid.*, p. xv). La seule qualité qu'il requiert de ses lectrices est qu'elles s'intéressent "aux moyens de conserver leur santé." (*Ibid*., p. xix)

34 *Ibid*., p. iii-iv

35 C. J. de B. de Paumerelle a publié plusieurs opuscules et des pièces fugitives dans différents périodiques de l'époque.

36 Tissot, *op. cit.*, p. 19.

37 Alexandre-Guillaume Mouslier Moissy (1712-1777), La Nature Philosophe […], A La Haye, Chez Pierre-Frédéric Gosse, 1776, p. 90.

Pour citer cet article

Référence électronique

Alexandre Wenger, « La lecture hygiénique : formes narratives et épistolarité dans la médecine des Lumières », *Études Épistémè* [En ligne], 13 | 2008, mis en ligne le 01 juin 2008, consulté le 21 juin 2016. URL : http://episteme.revues.org/902

À propos de l'auteur

Alexandre Wenger
Alexandre Wenger enseigne la littérature française à l'Université de Genève, à la fois en Faculté des Lettres et en Faculté de Médecine (dans le cadre d'un programme de *Sciences humaines en médecine*). Il a récemment publié *La Fibre littéraire. Le discours médical sur la lecture au XVIII[e] siècle*, Genève, Droz, 2007, et dirigé avec A. Carlino le volume collectif *Littérature et médecine. Approches et perspectives (XVI[e]-XIX[e] siècles)*, Genève, Droz, 2007.

Droits d'auteur

Études Épistémè

Résumés

Au XVIII[e] siècle, on considère que les romans exercent une influence (généralement négative) sur la santé mentale et physique des lecteurs. Or, loin de condamner unanimement le roman, certains médecins de l'époque intègrent ses modes de narration dans leurs traités, dans le but d'exercer un effet prophylactique ou thérapeutique sur leurs propres lecteurs. Cet article 1) évoque le contexte à la faveur duquel un usage thérapeutique du texte est apparu possible au XVIII[e] siècle ; 2) à partir de l'exemple de la lutte médicale contre la masturbation, il porte attention aux différents moyens stylistiques ou rhétoriques employés par les médecins pour faire effet sur leurs lecteurs ; 3) il conclut sur un double effort de *narrativisation* et de *vulgarisation* de l'écriture médicale de cette époque.

In the 18th century, novels were considered to have an impact on the readers' mental and physical health (generally in a negative way). Yet all physicians did not condemn novels. Some even borrowed novels' narrative forms in order to stimulate either a prophylactic or a therapeutic impression on their readers. This article: 1. aims to explain why « hygienic reading » was envisaged in the 18th century; 2. shows precisely which narrative strategies were used in medical treatises about masturbation; 3. concludes by highlighting narrativisation and popularization as two important features of eighteenth century medical writing.